



ANNA ENQUIST

Démolition

roman traduit du néerlandais (Pays-Bas) par Emmanuelle Tardif

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LE CHEF-D'ŒUVRE, 1999 ; Babel n° 507.

LE SECRET, 2001 ; Babel n° 578.

LES PORTEURS DE GLACE, 2003 ; Babel n° 740.

LA BLESSURE, 2005 ; Babel n° 851.

LE SAUT, 2006 ; Babel n° 1650.

LE RETOUR, 2007 ; Babel n° 960.

CONTREPOINT, 2010 ; Babel n° 1223.

LES ENDORMEURS, 2014 ; Babel n° 1368.

QUATUOR, 2016 ; Babel n° 1508.

CAR LA NUIT S'APPROCHE, 2019.

“Lettres néerlandaises”
série dirigée par Philippe Noble

Ouvrage publié avec le concours
de la Fondation néerlandaise des lettres

Nederlands
letterenfonds
dutch foundation
for literature

Titre original :

Sloop

Éditeur original :

Uitgeverij De Arbeiderpers, Amsterdam

© Anna Enquist, 2021

Illustration de couverture :

© Co Westerik, *Touwtjespringend meisje* (“Fillette sautant à la corde”).

© ACTES SUD, 2024
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-18667-8

ANNA ENQUIST

Démolition

roman traduit du néerlandais (Pays-Bas)
par Emmanuelle Tardif

ACTES SUD

La boule d'acier pend au bout d'une grosse chaîne attachée à un vieux pneu, qu'une même chaîne relie à la haute grue mobile. Pourquoi ? Question de ressort, de souplesse, de maniabilité ? Un panneau est vissé à l'immense mur de brique brune : *J.H. Sluyk – Travaux de démolition*. Une petite troupe de curieux s'assemble au pied du bâtiment : des hommes en imperméable, une mère avec poussette, des ménagères qui posent sur le sol leurs cabas chargés de provisions. Plusieurs voitures s'arrêtent. Un cycliste en costume-cravate attend, un pied sur le trottoir. Sa serviette de cuir est retenue par le rabat au cadre de son vélo. Là-haut, la boule de démolition se met en branle. Le grutier, dans sa cabine de verre, actionne une manette.

Deux véhicules de police arrivent à toute allure. Les agents qui en sortent s'adressent au public en gesticulant, bouche ouverte. À l'aide d'un ruban de plastique rouge et blanc, ils commencent à baliser un large périmètre de sécurité en demi-cercle autour du chantier. Les badauds reculent d'un pas, mollement, avec réticence, mais ils ne s'en vont pas. D'autres au contraire les rejoignent, s'agglutinent à eux, le regard fixé sur la boule d'acier, sur le mur,

où se trouve une fillette en train de sauter à la corde. On voit son dos, sa chevelure abondante. Elle se détourne de l'atroupement, mais en même temps s'en rapproche, car elle n'est pas représentée à plat, comme une fresque, elle a un peu de volume, de modelé, le tout sur une hauteur de vingt-cinq mètres. Elle est à la fois gigantesque et petite, une dizaine d'années à peine. Très concentrée, elle saute, ses semelles sont visibles au niveau de l'ourlet de sa jupe, ce qui n'empêche pas ses jambes, d'un coloris plus terne, d'être simultanément posées à terre.

La boule de démolition se balance, de plus en plus fort, elle atteint presque le mur, mais pas encore tout à fait – peut-être la prochaine fois ? On dirait que les spectateurs retiennent leur souffle, la tête renversée, le menton en l'air. C'est alors que la masse d'acier heurte avec violence l'épaule droite de l'enfant. Les gens dans la rue plaquent une main sur leur bouche, se couvrent les yeux. Quelques briques tombent et les policiers repoussent le public à bonne distance du ruban de balisage. Le grutier, devant son tableau de bord, lève les yeux à intervalles réguliers pour surveiller la trajectoire de l'énorme boulet. La tête, les mains, l'arrondi de la corde à sauter : la petite fille est sans défense. Elle se laisse regarder, fracasser. À présent, les briques dégringolent en cascade. C'est au tour de la robe, des pieds. Le jour se fait dans la rue sombre. Le mur s'est effondré rapidement, sans un bruit, et les gens contemplent désormais le ciel. Des ouvriers commencent à déblayer le site à la pelleteuse. La femme au bébé fait demi-tour, le cycliste s'éloigne avec sa serviette et les voitures reprennent leur route. Puis l'écran devient noir.

Comme pétrifiée, elle reste assise devant son ordinateur. Je pourrais mettre ces images en musique, se dit-elle. Une petite mélodie à la soviétique, presque entraînante, pour travailleurs radieux, avec en dessous, à peine perceptible, une descente chromatique genre passacaille – à l'intention de l'auditeur averti. Déjà elle s'attelle en esprit à la tâche, mais son corps demeure récalcitrant. Qu'est-ce que je viens de voir ? Qu'est-ce que je n'ai pas vu ? Le visage de cette petite fille. Perdu pour toujours. Et voilà, les yeux piquent, les larmes arrivent. Impossible de se lever du fauteuil tellement ses bras et ses jambes lui pèsent. Pourquoi ne pas terminer par une cadence harmonique triomphante, au moment où un flot de lumière inonde cet endroit qui était jusqu'alors obscur ? En *mi* bémol majeur ? Réfléchir au processus de composition ne l'aide aucunement. Le chagrin s'est emparé d'elle.

Bien sûr, ce n'est jamais drôle, une œuvre d'art qui disparaît. Mais il faut évidemment chercher ailleurs la vraie raison de cette tristesse. D'autres ravages, restés secrets. Des mystères qui ne seront jamais percés. Allez, reprends-toi, va t'occuper. Il y a encore ce CV à rédiger pour l'album, d'ailleurs c'était ce que je voulais faire avant de me perdre dans ce film muet. Je suis déjà bien trop en retard. Bon : quitter l'application, ouvrir un nouveau fichier, taper quelque chose. Dégager ces cheveux qui te cachent la figure.

Alice Augustus est une compositrice néerlandaise. On lui doit diverses œuvres pour formation de chambre ou orchestre symphonique. Son *Concerto pour trompette* est régulièrement joué dans son pays natal comme à l'étranger. L'année dernière, le prestigieux Grand Prix de Composition des Pays-Bas lui a été décerné pour son oratorio *Les Veufs*. AA enseigne quelques heures par semaine au conservatoire municipal – une charge de travail ridicule, mais qui lui fait tout de même horreur car elle ne sait jamais quoi dire à ses élèves. Parallèlement, AA gagne des fortunes en douce grâce à de brèves rengaines publicitaires pour la radio et la télévision. Il s'agit d'un genre mensonger : on laisse l'auditeur s'habituer pendant quelques secondes à un paysage sonore avant de tromper ses attentes par une pirouette musicale. En fait, rien de sorcier ni de transcendant, mais bon, assez pour générer chaque année une véritable manne en droits d'auteur. AA tient à garder secrète cette activité qui, si elle venait à être connue, ne servirait pas sa réputation artistique. La compositrice est mariée à Mark van der Meulen, lui aussi financièrement très à l'aise en tant que spécialiste du droit fiscal dans un grand cabinet d'affaires. Il ne connaît rien à la musique,

mais cela ne gêne pas du tout AA. MvdM admire en revanche l'aptitude de sa femme à gagner de l'argent grâce aux jingles commerciaux. Il lui arrive même – souvent, d'ailleurs – de les fredonner. AA, pour sa part, ne saurait dire ce que fait son mari. Cet univers, très éloigné de ses préoccupations, ne l'intéresse absolument pas. Le couple est sans enfant.

Elle s'étire. La rédaction de ce faux curriculum lui apporte une bouffée d'air frais, elle se sent moins amorphe, même si le chagrin subsiste.

Enfant unique élevée dans un environnement sans chaleur humaine, AA s'est distinguée par d'excellents résultats scolaires dans les mauvaises disciplines, ainsi que par un talent précoce pour les mauvais genres musicaux. Toute petite, déjà, elle disposait sur le carrelage en damier de la cuisine une batterie de percussions composée de casseroles et de marmites qu'elle avait sorties des placards avec une admirable persévérance et les encouragements de Mavis, l'employée de maison, qui lui passait les louches et les écumoirs. Le pinceau à pâtisserie, le fouet en spirale.

Je digresse vraiment beaucoup, là... Ce souvenir est tentant, elle pourrait presque ressentir la joie qui précédait ses tambourinages. L'explosion en série des rythmes, l'alternance des sons – cassolette, fait-tout, batteur à œufs... Pur plaisir, concentration absolue. Et brusquement, la porte de la cuisine qui s'ouvre d'un coup sur le visage incommode de maman. On arrête, on remet les choses à leur place. Mavis a bien mieux à faire et toi aussi. Mais

c'est bien Mavis qui, à l'instant, riait et dansait sur cette musique, non ? À présent embarrassée, la bonne se noue un tablier autour de la taille. Alice cherche à capter son regard – pas un sourire, pas un clin d'œil. Quelque chose ne va pas du tout. Elle, Alice, ne va pas du tout.

“Le compositeur qui suscite le plus d'admiration chez AA est Joseph Haydn. Notamment pour son imperturbable puissance créative, ainsi que pour sa faculté de concilier travail commercial et personnel.” Mais naturellement aussi pour autre chose. Son portable sonne. Le nom de Mark s'affiche sur l'écran. Elle entend sa voix, ouvrant un interstice dans lequel s'engouffre la réalité du quotidien.

“Encore au travail ? s'étonne-t-il. Écoute un peu : j'ai ferré un nouveau client, il nous confie toutes ses affaires. C'est moi qui vais gérer le portefeuille. On vient juste de signer. Il faut qu'on fête ça, alors je mange avec lui ce soir.

— Ah, OK. C'est bien, félicitations. Je suis très contente pour toi.”

Les pensées se bousculent déjà dans sa tête : mais ce soir, on devait, tu sais bien, ne bois pas, on s'était mis d'accord, comment tu peux oublier ça ? C'est vrai qu'il a sa vie, comme moi j'ai la mienne, mais alors, qu'est-ce qui nous reste en commun ? Alice est totalement incapable de trouver une formulation précise. L'émotion que vient de provoquer en elle ce vieux reportage l'envahit à nouveau et elle se tait, ne pose pas de questions, laisse s'éteindre les derniers éclats de son ressentiment. Tandis que Mark, tout content, s'appête à siroter du whisky avec son client, elle doit effacer les inepties de son stupide CV.

Cela fait des années qu'AA l'attend, cette commande majeure venant de l'Opéra ou de l'Orchestre symphonique royal. Elle est convaincue que son oratorio se prête parfaitement à une adaptation théâtrale. Mais une création abstraite pour orchestre serait encore mieux. Grosses caisses, trompettes... Il faudra sans doute vingt années de plus avant qu'un tel projet échoie à une femme.

Bon, fini de râler. On supprime ces âneries et on sort voir du monde. Ça ne me fait aucun bien de rester tout ce temps seule avec moi-même. Oui, j'ai la capacité de disparaître, c'est mon échappatoire, mon arme secrète. Mais ça peut aussi être dangereux. Déjà, enfant, elle arrivait à s'immerger entièrement dans une situation imaginaire, de façon si intense qu'elle ne s'intéressait plus du tout à ce qui se passait autour d'elle. Comme ce jour-là, avec Mavis dansant parmi les casseroles éparpillées sur le sol de la cuisine. Elle était entièrement absorbée par la scène et il lui avait fallu un certain temps pour prendre conscience de l'irruption maternelle, du regard dédaigneux qui se posait sur elle. C'est la fantaisie de l'enfance, pourrait-on croire, qui finit par s'en aller à la longue. Sauf que dans son cas, elle n'est pas partie. Cette particularité lui rend bien service aujourd'hui lorsqu'elle ébauche une composition, l'organise, en conçoit tous les détails sans perdre de vue l'ensemble. Elle s'y donne à fond et rien n'existe en dehors de cela. Depuis qu'elle sait que tout le monde n'en est pas capable, elle considère cette aptitude comme un don, un pouvoir inquiétant.

Elle efface tout à l'exception des trois premières phrases, enfle ses bottes et sort. Le temps est nuageux, humide, mais il ne fait pas froid. En chemin, elle se dit qu'elle va passer chez Svea. Oui, bonne idée. Svea est certes une supermaman – cinq enfants nés en quinze ans, le plus jeune n'a que quatre mois –, mais c'est aussi son amie la plus chère, depuis leurs années d'études.

Je pourrais éventuellement lui en glisser un mot, songe Alice, lui parler de cette déception, de ce soir, du sentiment que j'ai de vaciller, de ne pas être à ma place. Si son mari est là, je me tais. Ça ne le regarde pas. À moins que Svea lui raconte tout après ?

Même de l'extérieur, le pavillon de Svea et de Sven – quel drôle de couple ils font, avec leurs prénoms tout droit sortis d'un conte scandinave – dégage une impression de chaleur et de convivialité. Une lumière dorée inonde le jardin, les troncs noirs des arbres dénudés protègent la maison. Alice, pleine d'espoir, appuie sur la sonnette et se réjouit de voir apparaître le visage aimable de Svea. Le bébé qu'elle tient dans ses bras a la tête blottie au creux de son cou et les jambes de l'enfant pendent mollement sur son ventre, tandis qu'une loupiotte âgée

d'environ deux ans se cramponne à son pantalon. Aucun problème, la visiteuse est bienvenue, elle se déchausse et suit la compagnie jusqu'à la cuisine. Vite, un verre, se dit-elle, mais c'est impossible. À cause de l'allaitement, déjà. Alors du thé, ce breuvage insipide qui sert de prétexte à tous les épanchements. Allons, ne sois pas aussi critique, tu es chez quelqu'un qui t'aime bien, et en plus il fait bon, de quoi te plains-tu ? Dans un coin de la pièce, un bébé se met à pleurer. Elle ne comprend pas : l'enfant dans les bras de Svea paraît pourtant bien endormi.

“C'est le petit dernier de ma sœur, à peine un mois de différence avec celle-ci.”

Svea sort un biberon du réfrigérateur et le plonge dans une casserole d'eau chaude.

“Amène-le-moi, je lui ai dit, de toute manière je ne retourne pas au boulot avant un mois ou deux. Et puis Sven me relaie : on lui a donné six mois de congé parental. Enfin, donné, c'est plutôt lui qui l'a pris. L'avantage d'être enseignant, tu vois. Pour nous, c'est une bénédiction.”

Son bébé se réveille et commence lui aussi à pleurer. Deux hauteurs de ton différentes. Les nourrissons n'essaient pas de s'accorder. Pas encore.

“Ça t'ennuie de tester si c'est assez chaud ? Tu secoues bien et tu t'en mets une goutte sur le revers de la main.”

Svea pose l'enfant sur le plan de travail, le temps d'aller chercher le second bébé hurleur dans son couffin à l'autre bout de la cuisine. Le poupon atterrit sur les genoux d'Alice, dont la main est maintenant parcourue d'une coulure semblable à une grosse larme blanche. Tiède. Parfait. Elle cale le

marmot sur son bras gauche et observe la petite bouille en colère. Quel mécontentement, quelle énergie face à un problème qui sera résolu tôt ou tard, quoi qu'il arrive... Il faut apprendre à négocier avec le temps. C'est difficile. Ça prend des années. Ou même probablement toute une vie.

Le bébé tète à présent son biberon. D'abord goulûment, les yeux fermés, puis, lorsqu'il s'aperçoit qu'il peut avoir confiance, à un rythme plus modéré, en regardant sa nourrice. Elle sourit sans le vouloir. La réaction du tout-petit la fait sursauter : il sourit lui aussi, lâchant du coup sa tétine. Alice le rassure, tout va bien, la voilà ta tétine, il te reste la moitié du biberon. Svea, assise de l'autre côté de la table, donne un sein généreux à sa fille.

“Ça te va bien, affirme-t-elle. Oui, c'est évident, tu pourrais être mère si tu le voulais.”

Quelle importance, ce que je veux ? Ça se fera. Ou pas. Allez, n'y pense plus. Une agréable torpeur l'a envahie. Elle s'abandonne au contact du nourrisson inconnu dans ses bras. Le biberon est presque vide, le petit ventre qu'elle sent sous sa paume se fait toujours plus rebondi, l'enfant continue de la fixer de ses yeux bleus. Svea fait passer sa fille sur l'autre bras, réarrange un linge, se repositionne. Les pieds de la chaise grincent sur le sol. Le bébé temporaire d'Alice prend peur et grimace. Rassure-toi, pense-t-elle, le calme va revenir, je te le jure. Elle s'aperçoit soudain qu'elle est en train de fredonner une mélodie, quelque chose de triste, mais pas trop. C'est quoi, au juste ?

Haydn, bien sûr. Le deuxième mouvement de la *Sonate en fa majeur*. Un morceau insaisissable – cet homme avait vraiment du génie. C'est si

mélancolique, si discrètement désespéré, mais en même temps très maîtrisé dans sa forme lied, rien à redire. Et ce thème descendant qui se répète, chaque fois un peu différent, mais toujours avec autant de gravité. Pour aboutir à la résignation. Je pourrais en tirer une leçon si je le voulais. Mais ce n'est pas le cas : je ne me résigne à rien. La résignation, c'est la fin, non ?

Elle est persuadée que lorsqu'on désire vraiment quelque chose, lorsqu'on en a vraiment besoin, on peut l'obtenir – du moment que ce désir est assez fort et qu'on a un peu de patience. Vers l'âge de treize ans, elle était allée un soir au concert (avec qui ? Sa petite voisine, Els. Et comment avaient-elles trouvé des places ?) écouter la nouvelle œuvre du célèbre compositeur Duk van Dijk. Elle l'avait vu au bout du deuxième rang, sans conducteur sur les genoux, mais observant les musiciens d'un regard très attentif. Ensuite, à l'invitation du chef d'orchestre, il était monté sur scène de bonne grâce, visiblement satisfait de l'exécution. Aucun signe de théâtralité ni de triomphalisme chez lui. Il avait serré la main de tous les solistes, aussi modeste qu'ait été leur contribution, et chacun avait eu droit à quelques mots de sa part. Bref, un homme sympathique, un créateur brillant et néanmoins dépourvu d'arrogance ou de vanité, simplement reconnaissant... Imaginez qu'un tel homme, ou plutôt cet homme-là, précisément, vienne vous apporter votre petit-déjeuner un dimanche matin alors que vous êtes encore au lit, comblée – ça doit être ça, le bonheur... Et ce bonheur, je le veux.

Pense-t-on de la sorte quand on a tout juste treize ans ? Elle, oui. Avec une volonté ardente. Et la force

de renoncer à une gratification immédiate. Une dizaine d'années plus tard, le fantasme est devenu réalité. À l'époque, elle étudiait au conservatoire dans le département de composition que dirigeait Van Dijk et il s'était intéressé à elle. Pris dans ses filets. Il suffit de le vouloir, se dit-elle maintenant. Et de savoir patienter. Elle émerge lentement de ses pensées, remonte en surface, dans la cuisine. Le bébé. Svea. Qui vient de poser une question, mais qui à présent lui tourne le dos, occupée à changer sa fille. Et si j'étais elle ? se demande Alice. Le nourrisson s'est assoupi sur ses genoux. Pas question que je lui mette une couche propre. Je reste où je suis. Inutile d'être envieuse, ça ne sert à rien. C'est de l'énergie perdue. Arrête avec ça. Tout de suite.

Joseph Haydn, lui, avait toutes les raisons d'être envieux. De son petit frère surdoué, d'abord, qui avait pris sa place dans le célèbre chœur de la cathédrale de Vienne. Ensuite de compositeurs mieux instruits qui n'avaient pas besoin de s'humilier en cirant les chaussures et en brossant les perruques sales d'un professeur de troisième rang. Haydn aurait pu se laisser réduire au silence par le succès de tous ceux qui avaient plus d'avantages que lui. Mais il ne l'a pas fait, car son désir était plus fort que les flammes voraces de l'envie.

En rentrant chez elle, tard dans la soirée, elle songe au compositeur autrichien et à tous les enseignements qu'elle lui doit. Il faut persévérer, même quand personne ne vous encourage. Même quand, au contraire, on désapprouve ce que vous souhaitez le plus ardemment.

“Els apprend la flûte traversière, avait dit la mère d’Alice. À l’école de musique. Ce ne serait pas quelque chose pour toi ?”

Alice avait frémi en pensant aux sons minaudiers de la flûte. Aux jupes plissées, aux serre-têtes et aux mocassins. Mais bon, c’était une école de musique. Il devait bien y avoir là-bas d’autres choses à faire que de crachouiller bêtement dans un tube métallique, non ?

On lui avait proposé d’accompagner sa copine à un cours, maman ne s’y était pas opposée. Les deux adolescentes avaient gravi le haut escalier côté rue et poussé la lourde porte d’entrée. Pendant quelques instants, elles étaient restées debout sur les dalles en marbre du couloir. De tous côtés leur parvenait de la musique, on jouait derrière chaque porte. Alice avait suivi son amie en classe de flûte et s’était assise dans un coin tandis qu’Els essayait d’obéir aux

consignes du professeur. Au loin, elle entendait d'autres sons, un piano, un instrument non défini, quelque chose de rythmé.

“Je vais aux toilettes”, avait-elle dit.

Se lever, marcher dans le couloir, à la recherche de l'origine des sons, moins étouffés à présent. Des tambours ! Elle avait collé son oreille contre une porte et découvert qu'il existait des tambours sur lesquels on pouvait jouer une mélodie, avec différentes notes. Incapable de se retenir, elle avait entrouvert la porte avec précaution. Au bout d'un moment, la musique s'était arrêtée, puis une voix d'homme avait retenti :

“Vas-y, entre ! Alors, ça te plaît tant que ça ?”

Elle avait hoché la tête et regardé sans rien dire les deux énormes demi-sphères entre lesquelles il était assis. L'homme souriait, il portait une moustache et des cheveux longs. Il était maigre. Les manches retroussées, il avait fait tourner ses baguettes au-dessus de lui avant d'expliquer que ce qu'elle voyait là, c'était une paire de timbales, “les plus nobles des percussions”. Alice s'était subitement remise à parler, elle avait demandé si on pouvait apprendre à jouer de cet instrument ici, en précisant que sa mère détestait ça, que les filles devaient faire du violon ou de la flûte, ce qu'elle-même ne supportait pas. Pendant ce temps, le timbalier s'était tourné vers une petite batterie de tambours installée à l'écart et tapotait un rythme doux. Il avait ensuite donné à Alice deux jolies baguettes qui se terminaient par une boule tendue de cotonnade. Ensemble, ils s'étaient amusés à jouer, alternant bruits et silence, concluant par un éclat de rire. Peut-être valait-il mieux qu'elle fasse d'abord du piano, avait

proposé l'homme, après tout il s'agissait aussi d'une percussion, avec tous ces petits marteaux qui frappaient sur les cordes... Comme ça, elle apprendrait à lire la musique, à reconnaître les rythmes, rien que des choses utiles. Et plus tard, en supposant que tout se passe bien, elle pourrait aussi prendre des leçons avec lui.

“Il faut que je retourne en classe de flûte, avait dit Alice, ils ont peut-être fini.”

Elle était partie à la hâte sans remercier le professeur filiforme. Trop de choses nouvelles se pressaient dans sa tête. Cela ne voulait pas dire pour autant qu'elle était ingrate. Le percussionniste lui avait aussi parlé de Haydn, qui, après avoir entendu des timbales lorsqu'il était petit garçon, n'avait ensuite eu de cesse de reconstruire un tel instrument. Avec un baquet recouvert d'une peau de vache ? Une toile posée sur un caisson vide ? Au prix de grands efforts, l'enfant avait rassemblé tout un matériel de fortune et testé le résultat au moyen d'ustensiles divers, mais sans parvenir à en tirer le moindre son.

“La tension, avait expliqué le professeur. C'est ça, le secret. Les peaux doivent être bien tendues, avec des vis. Comme celles-ci, tu vois ? Mais ça, Haydn ne le savait pas. Il n'avait que six ans. Par contre, j'ai lu quelque part qu'il imitait à la perfection les mouvements de mailloche. Et il retenait tout. Des années plus tard, il a écrit la symphonie *Roulement de timbales*. Tu devrais l'écouter, tiens.”

Elle sera bientôt chez elle, mais son esprit vagabonde encore du côté de la soirée qui vient de s'écouler et non de ce qui l'attend à la maison une fois qu'elle en aura franchi le seuil. Pourquoi n'arrive-t-elle plus

à voir Svea seule à seule, comme autrefois ? Que veut-elle de leurs échanges, à la différence de ce soir ? Un minimum d'attention de sa part, qu'elle me demande comment je vais, à quoi je pense, ce que j'écris. Est-ce vraiment aussi simple ? Je chercherais donc juste ses encouragements ? Mais je suis tout à fait capable de persévérer sans être applaudie, non ? Peut-être pas. L'amitié, c'est aussi se dévoiler, tenter de dire ce qu'on éprouve réellement, ce qu'on estime important. Et vice-versa. Que je parle de ma vie et elle, de la sienne. Qu'elle me raconte sincèrement comment elle va, au lieu de m'imposer sa façon de vivre. Parce que c'est ce qu'elle a fait, d'accord ? Ou est-ce que je l'ai seulement ressenti comme ça ? Avant, on avait de vraies conversations, toutes les deux. Enfin, bon, qu'est-ce ça veut dire, vrai ? Ce soir, elle m'a montré sa vie, qui manifestement lui convient, avec tous ces enfants, tout ce bazar, tout ce boucan. Souriante, radieuse. Sven était rentré, suivi à grand bruit par ses trois aînés. Tout le monde s'était assis autour de l'énorme table pour dîner, les bébés dormaient en dépit des babillages animés. Alice avait constaté que son amie prenait plaisir aux histoires qui étaient racontées, aux blagues que se faisaient les gamins, à la jovialité simple qui régnait dans la pièce. On pouvait trouver cela ridicule, désuet – quoi qu'il en soit, Svea avait affiché son bonheur.

Clé, serrure, poignée de porte. Mark n'est toujours pas rentré, il fait noir, pas de veste au portemanteau. J'allume dans le couloir, il finira bien par arriver, grisé par l'alcool et l'euphorie d'avoir ramené un gros gibier. Elle est fatiguée, monte l'escalier d'un pas traînant, s'acquitte le plus rapidement possible

des ablutions faciales et buccodentaires. Vite, au lit. Aurait-elle voulu parler à Svea de ce mur en briques sombres, de ce boulet d'acier dans le dos de l'enfant, de la tristesse qui l'avait assaillie après la démolition ? Allez, sous la couette, plonger tout au fond, le plus loin possible de ce qui se passe ici.

Comment devient-on compositeur ? Comment l'est-elle devenue, elle, et pourquoi ? Le professeur de percussions à l'école de musique y était certainement pour quelque chose. Il y a deux sortes de musiques, avait-il dit : les musiques anciennes et les nouvelles musiques. Autrefois, les gens étaient curieux d'entendre les créations de leurs contemporains, alors qu'aujourd'hui, ils préfèrent écouter des œuvres du répertoire. Mais il faut qu'on avance, avait-il ajouté d'un ton rieur, la musique n'est jamais figée, il y aura toujours des individus pour entendre dans leur tête des choses qui n'existent pas encore. Ces choses, on peut les noter sur papier. C'est ce que fait un compositeur. La jeune Alice l'avait compris. Lors de vacances en montagne avec la famille de son amie Els, elle s'était mise à écouter un troupeau de moutons dans les alpages. Au début, il n'y avait que le tintement désordonné des clarines, mais en tendant l'oreille, on finissait par percevoir un rythme changeant, un jeu inattendu entre différentes notes, une fascinante succession de bruits et de silences. Chaque soir, au lit, elle repassait dans sa tête ce qu'elle avait entendu, pensé, vécu.

Son professeur à l'école de musique lui demandait d'imaginer, puis de retranscrire des pièces pour percussions. Ils discutaient ensemble de structures, de périodes, de dynamiques. Sur un vieux gramophone, il lui faisait écouter des œuvres anciennes et contemporaines. Il lui donnait des livres à lire sur l'évolution de la musique, depuis les églises jusqu'aux salons particuliers en passant par les châteaux et les salles de concert. Elle se représentait un monde qui s'enfonçait sous un nuage sonore de plus en plus épais. Mais rien ne disparaissait, au contraire : il y avait toujours plus de sons. Et Alice était consciente de cela, elle portait la musique en elle. Étrange ? Non. Le percussionniste comprenait. Elle était tout à fait normale. En revanche, il avait omis de mentionner les obstacles et les frustrations du métier : pas de commandes, pas de revenus, pas d'intérêt de la part du grand public. Il l'encourageait toutefois en lui racontant la joie qu'une composition réussie procure au créateur lui-même. Alice n'avait pas besoin d'être encouragée. Peu avant la fin de ses études secondaires, elle franchissait le seuil du conservatoire.

Finalement, il n'y avait pas de grosses différences avec son premier jour à l'école de musique, songeait-elle, c'était juste plus grand, les sons qui flottaient dans les couloirs dénotaient plus de virtuosité, les noms des professeurs sur le tableau de présence étaient plus connus. Elle avait un peu traîné dans le hall – pour voir si elle pouvait se sentir chez elle entre ces murs ? C'était obligé, elle l'avait su immédiatement. Une flèche indiquait "Secrétariat" : en la suivant, elle était entrée par une porte à demi

ouverte dans un bureau où une femme, de l'autre côté d'un vaste comptoir, traitait une pile de formulaires. Elle avait un stylo à la main, un autre derrière l'oreille et un troisième dans la bouche. Sur chaque fiche, elle cochait des cases avant de plier le papier en deux et de le déposer en haut d'une autre pile. Alice attendait. Au bout d'un long moment, la secrétaire a enfin levé les yeux. Aussitôt, Alice lui a demandé si, dans cet établissement, il était possible d'étudier la composition. Sans même dire bonjour, est-ce que je peux vous poser une question, au cas où vous auriez le temps, non, direct : voilà ce que je veux.

“Oui, bien sûr, a répondu la femme après avoir retiré le stylo de sa bouche. De nombreux compositeurs ont été formés ici. Mais je dois dire que c'est un parcours compliqué, tellement même que la direction est en train de réfléchir à une nouvelle approche. Pourquoi ? Tu te renseignes pour quelqu'un d'autre ?”

Alice ne savait plus quoi dire. Quand une conversation prend un tour imprévu, il faut se ressaisir.

“Non, pour moi-même. Je voudrais apprendre à composer.”

La secrétaire, après un sourire, a aussi posé le stylo qu'elle tenait entre ses doigts.

“Ça n'est pas courant chez nous, une fille qui veut s'inscrire dans cette discipline. Tu es sûre de toi ?”

Alice a hoché la tête, car s'il y avait bien une chose dont elle ne doutait pas, c'était celle-là. Ses doutes portaient sur ce bâtiment vétuste, sur les critères de sélection, sur l'accord de ses parents et des professeurs du conservatoire. Mais son intention, elle, était ferme et définitive.

“Tu devras commencer par un instrument, a précisé la femme. Nos étudiants choisissent généralement le piano, mais ça peut aussi être autre chose. Au bout de trois ans, après avoir bouclé le cursus théorique, tu auras la possibilité de passer à la composition. Enfin, c’était comme ça jusqu’à présent, mais il va y avoir des changements. L’objectif est d’en faire une matière principale autonome, avec plus de théorie que pour l’étude d’un instrument, mais avec piano en option obligatoire et beaucoup d’autres modules à côté. Le comité pédagogique doit encore se réunir à ce sujet. Je peux te donner l’ancienne brochure, même si en fait, elle ne sert plus à rien.”

Alice était visiblement abattue et dépitée. Tant d’audace pour un résultat pareil... La secrétaire l’a regardée d’un air bienveillant :

“Tu sais quoi ? lui a-t-elle dit pour la consoler. Je vais te prendre un rendez-vous avec M. Van Dijk. C’est le directeur du département. Il saura t’en dire plus. Quand tu iras le voir, apporte-lui ce que tu as composé jusque-là, comme ça, il pourra se faire une idée. Ça te dit ?”

Elle a formé un numéro sur le cadran d’un téléphone noir. Alice avait le tournis, il lui aurait fallu s’asseoir mais elle ne voyait pas de chaise. Vaguement, très loin, elle entendait parler la secrétaire :

“Je ne sais pas quoi lui dire, il faudrait que vous le fassiez vous-même, non, on ne peut pas lui demander de revenir l’année prochaine, elle ne va pas l’accepter. Oui, c’est une fille, une étudiante, elle attend ici devant moi.”

C’est bien ce qui s’est passé. Le jour J, elle a enfourché sa bicyclette et, en nage, est arrivée au

rendez-vous avec Duk van Dijk, oui, l'illustre compositeur qu'elle avait tant admiré enfant. À présent, elle lui apportait ses "œuvres" dans un sac de courses ficelé sur le porte-bagage et répétait intérieurement ce qu'elle allait dire. Mais une fois en face du professeur, elle ne se souvenait plus de rien et ils ont finalement discuté à bâtons rompus. Ça lui plaisait bien, à Van Dijk, ce choix d'aborder la composition par les percussions, et, d'un œil amusé, il avait lu le morceau avec les clarines. Pour l'épreuve d'admission, elle devrait préparer quelque chose de nouveau, il y aurait un entretien avec les enseignants du département, puis un examen de solfège et une dictée musicale. Elle s'est sentie prise au sérieux et a regagné le foyer familial avec une énergie débordante.

"Est-ce que tes parents sont d'accord ?" avait encore demandé Van Dijk.

Un haussement d'épaules : c'était la seule réponse qu'elle avait trouvée. En fait, elle ne savait pas comment ils allaient réagir. C'était déjà bien assez difficile de savoir exactement ce que soi-même on voulait. Et aux yeux de ses parents, elle ne serait jamais à la hauteur. Mieux valait ne pas y penser.

Un petit groupe très uni, avait-il dit. Rien que des garçons. Apparemment, les filles ne composaient pas. Il ignorait pourquoi, mais c'était une question intéressante sur laquelle ils devraient revenir plus tard. Pouvait-elle citer des compositrices, à part Hildegarde von Bingen ? Oui, Clara Schumann, tout le monde la connaissait, et peut-être aussi la sœur de Mendelssohn, mais encore ? Alice s'était tue. Elle n'en avait vraiment rien à faire, c'était bien la dernière chose qu'il lui fallait si elle voulait

rester consciente de son ambition et s'affirmer. Au moindre doute sur sa légitimité dans cette classe pleine de jeunes hommes, à la première confirmation que personne ne pouvait lui servir d'exemple, elle laisserait tomber immédiatement. C'était une forme de liberté, voilà ce qu'elle devait se dire. Ne pas s'identifier aux mâles de son groupe, ne pas douter d'elle-même faute de pouvoir se comparer à Bach ou à Beethoven... Si Duk van Dijk lui accordait son attention, c'est qu'il la jugeait capable, cette Alice parmi ses élèves, cette Alice qui voulait composer, qui parlait peu, mais qui n'en avait pas moins posé ses travaux devant lui sur la table.

Elle est assise dans le bureau éclairé par deux grandes fenêtres, qui abrite sa table de travail, sa bibliothèque d'ouvrages sur la musique, et son demi-queue. La pièce donne, d'un côté, sur la cime des arbres, de l'autre sur le jardin. Son volume est assez important pour y faire quelques pas de long en large. Pourquoi se souvient-elle maintenant de son entrée au conservatoire ? C'est sans doute à cause de la vidéo d'hier. À l'époque, j'étais comme cette petite fille, je tournais le dos à tout le monde. Et aujourd'hui ? Les gens ne changent pas si facilement. Elle feuillette des papiers qui traînent sur la table. Douleur au ventre. Elle croise les bras autour de sa taille. Mal dormi, aussi. Mark a ronflé toute la nuit et s'est levé en geignant à la sonnerie du réveil. Elle lui a fait du café, malgré la colère. La colère ? Vite étouffée, évacuée, dépouillée de sa réalité. Svea et Sven, eux, forment un couple à l'intérieur duquel ils partagent tout : leurs cinq enfants, leur métier d'enseignant dans la même école primaire. Leurs désirs évoluent de façon parfaitement synchrone. Mark et elle se fichent la paix, ne monopolisent pas l'attention, respectent l'engagement, l'intérêt de l'autre pour un univers tout à fait différent. Ça me

convient très bien comme ça, songe-t-elle, je deviendrais folle si je n'avais pas ma vie à moi. En même temps, je veux que Mark tienne ses promesses, j'exige de lui qu'il partage mes aspirations, et qui plus est, avec autant d'ardeur que moi. Je sais, c'est méchant de ma part, je ne peux absolument pas lui demander ça. Mais j'ai besoin de lui, pas moyen de faire ça toute seule. En fait, ma mère a raison : j'ai un vilain caractère. C'est génétique, on n'y peut rien. Heureusement, je suis encore capable de réaliser de belles choses. Il y a toujours pire.

La femme de Joseph Haydn, par exemple. D'après tous les biographes du compositeur, c'était une harpie, une bigote indifférente aux autres, et un panier percé. Bref, elle avait tous les défauts. En plus, elle était laide. Et stérile. Les Mémoires écrits par Carpani, Dies et Griesinger, trois fidèles admirateurs de Haydn, après sa mort sont tous présents dans la bibliothèque. Ces apologistes n'y ont pas de mots assez durs envers Mme Haydn. On aurait presque pitié d'elle. Fallait-il rééquilibrer la balance, fournir une explication admissible pour dédouaner l'artiste ? Car Haydn avait eu bon nombre de maîtresses et d'amies. Il était bien obligé, avec l'ambiance insupportable qui régnait à la maison... En tout cas, c'est ce que pensaient messieurs ses biographes. Autre chose : Haydn adorait les enfants. Il ne lui a pas été donné d'en avoir. Donc, sa femme était un monstre.

Quelles pensées bizarres – je me laisse vraiment déconcentrer... Mark est quelqu'un de gentil. On oublie certaines choses parce qu'elles ne semblent pas importantes. Et alors ? Ça ne veut pas dire que mon homme soit un sale type. Ça veut juste dire qu'il

est différent de moi. Il n'a pas les mêmes désirs. Il ne partage pas mon obsession. Sinon, tout comme Haydn, il irait peut-être chercher ailleurs, du côté de chanteuses fertiles qui sauraient apaiser son immense déception. Oh, arrête donc de ruminer ! Va te promener, faire les courses, jouer du piano.

À partir d'août, les feuilles des buissons et des arbres ont toutes la même teinte de vert. Vert foncé. Pendant les mois qui précèdent, toutes les nuances se côtoient, du presque jaune au presque noir. C'est une période de croissance et d'épanouissement, au cours de laquelle de multiples formes apparaissent, où l'attention se déplace de l'une à l'autre, où chacun papillonne entre les différents terrains de la vie. Amourettes, identité, choix professionnels, opinions... À présent, tout est plus ou moins pareil autour de moi. Il n'y a qu'une seule chose qui m'importe : un désir obscur, inassouvi. J'ai du mal à imaginer que Mark ne le partage pas, mais c'est comme ça. Est-ce que Mme Haydn éprouvait aussi cette sorte de besoin impérieux ? Et son compositeur de mari ? Il se noyait dans le travail, choisissait d'être occupé en permanence, enchaînait les longues, longues journées. Son emploi au service du prince Esterházy avait tout d'une bénédiction, car monseigneur était un passionné de musique. Grâce à son inépuisable fortune, il finançait un orchestre au complet : bois, cuivres, cordes, ainsi qu'une troupe de chanteurs lyriques pour les représentations d'opéras. Mais aussi des régisseurs, des costumiers, des décorateurs de théâtre. Il avait fait construire plusieurs salles de concert à l'intérieur et aux alentours de son palais, et, chaque saison, il concoctait un

programme exigeant. Les musiciens, qui logeaient dans ce magnifique domaine princier, étaient rarement autorisés à rentrer chez eux.

Un après-midi, alors que Haydn travaillait à une nouvelle symphonie – il fallait toujours quelque chose d'original, les reprises étaient interdites –, il avait sonné son valet, qui était également son copiste, chargé de reproduire les partitions.

“Tu peux déjà commencer. Fais-toi aider par ce jeunot, chez les premiers violons, il a une belle écriture. Trois exemplaires pour eux, deux pour les seconds et aussi pour les altos.

— Autant que cela ? Vous en êtes sûr ?

— Tout à fait. J'en parlerai tantôt à Son Altesse. Il nous faut un supplément de violonistes. Des personnes capables, pas de ces joueurs de trompette qui croient aussi pouvoir manier l'archet. Mais surtout beaucoup, beaucoup d'altos. Vois-tu, ceux-là ont bien plus d'importance que les dessus et les basses. C'est grâce aux registres moyens que l'on peut évoquer les sentiments qui toucheront l'auditoire. Ou bien, de manière très subtile, préparer les modulations. Marquer le pouls de la musique. Il est faux de penser que des premiers violons au rebut puissent jouer la partie des seconds ou se tirer d'affaire avec un alto. Non ! Je veux de bons musiciens pour les tailles. Je suis convaincu que le prince déliera les cordons de sa bourse à cette fin. Et pourquoi pas ? N'ai-je pas raison ?

— Madame vous fait demander à souper”, avait répondu le valet.

Haydn n'y pensait même pas. Il lui fallait terminer la symphonie et, ce soir, son mécène l'attendait pour une séance de pratique musicale. Esterházy

jouait d'un instrument grotesque, le baryton, qui, en plus de ses cordes à jouer, possédait des cordes à pincer très peu maniables, limitant drastiquement le nombre de tonalités acceptables pour l'oreille. Le prince était tombé amoureux de ce baryton à cordes – incroyable. On pouvait aussi aimer une femme laide et dépourvue de qualités. Mais Haydn ne réfléchissait pas à cela. Il avait l'obligation de composer toutes les semaines un trio pour violon, alto et baryton, avec une partie solo pour ce maudit instrument. Les compétences de monseigneur étaient plutôt limitées, elles aussi. C'était chaque fois un défi.